

Les falaises. Preuves d'existence. Magazine Gaspésie

Shana Paquette, Mathieu Simoneau and David Lonergan

Number 158, Spring 2020

Imaginaire de la Gaspésie et des Îles de la Madeleine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93223ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquette, S., Simoneau, M. & Lonergan, D. (2020). Review of [Les falaises. Preuves d'existence. Magazine Gaspésie]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (158), 35–36.

Virginie DeChamplain

LES FALAISES

La Peuplade, Saguenay, 2020, 211 p. ; 21,95 \$

Lorsque j'étais jeune, dix ans peut-être, j'ai accompagné mon amie et son père dans leur champ. Le ciel était blanc comme notre camion, la rouille en moins. Nos imperméables claquaient dans le vent, les mèches de mes cheveux couvraient mes yeux, se glissaient dans ma bouche. Les bourrasques étaient trop puissantes pour mes petits poumons. Souffle coupé. Aucun échange d'air possible. J'étais saturée de vide.

C'est ce que j'ai ressenti en lisant *Les falaises*.

Dès les premières lignes, le ton est donné: « Je pense que je suis brisée. J'ai l'automne à l'envers. [...] Du vent qui craque dans la cage thoracique. / C'est octobre. / Ma mère est morte et j'ai pas encore pleuré ». Des phrases courtes qui pincet la peau comme les gouttes d'une pluie froide. Des phrases dans lesquelles les verbes sont rares et les scènes, livrées par images sans cesse renouvelées. Le vocabulaire marin omniprésent enrichit, nourrit la mince ligne entre le territoire et l'intériorité. Ici, la Gaspésie des joies estivales et de la chaleur villageoise n'existe pas. « Je l'ai au plus profond, la Gaspésie. Du cul ou du cœur, c'est difficile à dire. » Les habitants toujours trop près, mais jamais assez pour les sauver, V., sa sœur et sa mère. Les montagnes – les falaises – leur servent à s'élancer dans la mer qui « goûte la mort ». Car c'est là que la mère de V. a été retrouvée.

Son corps rapporté sur le sable par le ressac, ce même ressac qui érodait les yeux de sa propre mère, arrachée à son Islande natale, et qui elle aussi se demandait « comment on fait pour s'évader quand on est déjà à l'autre bout du monde ».

C'est par l'entremise de journaux intimes, dénichés en triant les biens de sa mère, que la narratrice rencontre sa grand-mère. Perdue au centre du salon, sur son matelas devenu « son île » où s'accumulent les piles de vêtements et les corps-morts, V. s'accroche, se pend aux mots de son aïeule, rare bouée après les ravages. L'auteure combine habilement les plumes des deux femmes aussi distinctes que similaires, aussi à vif que puissantes. « Ma grand-mère ma mère moi. Nos pieds nus sur le plancher qui se souvient de notre poids, du bruit qu'on faisait en tombant. Les murs qu'on essayait de fuir, mais où on a toutes fini par se rejoindre. »

Le roman, divisé selon les différents mois composant le deuil de la narratrice, est aussi parsemé de courts poèmes



condensant la perpétuelle dualité émotionnelle. Si certaines images sont quelque peu maladroites, elles sont facilement pardonnées par l'unicité et la force de la prose. Certains pourraient reprocher une surutilisation de la comparaison dans l'ensemble, mais l'auteure a su, selon moi, élever la redondance pour en faire une poignante force de frappe.

Somme toute, l'écriture de Virginie DeChamplain est une vague magnifique qui se fracasse en plein ventre. Mettre sur papier la déchirure de vivre et la complexité d'un amour lésionnel demande une justesse littéraire doublée d'une vulnérabilité sans orgueil. Y parvenir en tressant trois générations, et ce, dans un premier roman, c'est plus qu'admirable. Si un jour je trouve le courage et la détermination d'écrire un roman, j'espère qu'il sera aussi dense et aussi nécessaire que *Les falaises*.

Shana Paquette

Joanne Morency

PREUVES D'EXISTENCE

Triptyque, Montréal, 2019, 82 p. ; 17,95 \$

Depuis *Miettes de moi*, paru en 2009, qui lui a valu quelques prix, l'autrice a publié avec une surprenante régularité plusieurs recueils, la plupart aux éditions Triptyque.

Ses livres explorent entre autres les thèmes du deuil et de la quête identitaire, dans une langue douce qui puise aux sources de la nature, notamment celle de la Gaspésie, où vit l'autrice depuis plusieurs années.

Avec *Preuves d'existence*, Joanne Morency semble aborder la venue d'un grand changement dans sa vie, celui d'une rencontre amoureuse, mais également d'une rencontre avec elle-même. Les thèmes du morcellement et de la disparition, présents dans son premier recueil ainsi que dans *Le corps inachevé*, sont une constante de son œuvre. Le dernier titre paru marque toutefois une nouvelle étape.

Le livre se divise en deux parties, intitulées « Carnets de solitude » et « Chapitres amoureux ». Dans la première nous est livrée l'expérience de la petitesse devant l'immensité, notamment par des descriptions du paysage maritime qui entoure la poète, faisant référence à la difficulté de nommer le monde quand on est seul: « [I]l n'y avait pas d'espace vacant / dans mon silence /



juste une femme enroulée sur elle-même ». L'angoisse du temps qui passe, du vieillissement, se fait sentir : « Tant de dérouté dans le corps. Mes âges ravalés, beauté après beauté ». Dans les sections de cette première partie, quelque chose se prépare, une rencontre s'apprête à advenir, qui viendra bouleverser la poète dans son rapport au monde, dans son rapport à l'autre.

La seconde partie aborde cette rencontre, et s'amorce sur un constat : « J'aurai tout écrit du silence / tout dénoué des ficelles / de la lenteur ». Une mise à nu s'avère nécessaire, une prise de risques constituant l'unique voie possible pour faire apparaître ce qui était contenu de vivant et de fertile dans le cœur de la poète. Celle-ci pourra enfin se montrer à l'autre « dans sa robe de gitane / la peau désormais / capable d'un oui ». L'homme à qui elle s'adresse, un anglophone « qui sait depuis toujours la force des océans / qui appelle chaque nuage par son nom / qui mord quand il a mal », représente peut-être pour elle un accès vers une vie plus spontanée, immédiate. Il fait naître en elle le désir du corps, certes, mais aussi celui d'ouvrir « un paysage » d'horizon, de clarté et d'amour.

Cette ouverture comporte l'apprentissage d'une langue nouvelle, revivifiée par les gestes. Les paroles sont prises pour des « choses vivantes », les mots « déplacent des espaces vastes comme un pays ». La poète redécouvre avec son amant un langage plus direct et originel, « toucher redevient la langue première », ce qui lui permet de retrouver sa plénitude et sa jeunesse féconde : « Nous avançons côte à côte, détachant de nos pelisses les anciennes douleurs [...]. Et me revoici femelle au ventre parfait ».

En somme, *Preuves d'existence* est un très beau recueil, empreint de lyrisme, de lucidité et d'émerveillement. Bien que certaines images plus attendues diluent par moments la force des poèmes, d'autres passages nous éblouissent par leur évidence lumineuse et laissent une grande impression de fraîcheur à la lecture. Joanne Morency a le sens de la formule et renouvelle sans cesse l'expression de sa sensibilité de poète attentive au monde qui l'entoure.

Mathieu Simoneau

MAGAZINE GASPÉSIE

Le numéro 196 (décembre 2019) du *Magazine Gaspésie* est placé sous le thème du « Discours de la terre ». Pas n'importe quelle terre, mais celle de la Gaspésie.

Comme le précise la rédactrice en chef, Marie-Josée Lemaire-Caplette, « ce numéro est quelque peu différent des autres ». L'histoire géologique vient enrichir l'histoire humaine.

Ainsi, de numéro en numéro, d'époque en époque, ce « doyen des magazines d'histoire du Québec et le seul à traiter

d'une région spécifique » réussit-il à se réinventer et à servir la cause de sa région.

Au début des années 1960, alors que la Révolution tranquille transforme la société québécoise, Claude Allard (1923-2015) et Michel Le Moignan (1919-2000) ont le rêve de faire connaître l'histoire de la Gaspésie en créant un centre d'archives et une revue. En 1962, ils fondent la Société historique de la Gaspésie et en janvier 1963, publient le premier numéro de la *Revue d'histoire de la Gaspésie* dans le format livre (6 sur 9 pouces), tous deux maintenant regroupés au sein du Musée de la Gaspésie, inauguré en 1977 et qui doit beaucoup à Jules Bélanger.



La revue est modeste, tant dans sa forme que dans son contenu, et il en sera ainsi durant les premières années. Trois des huit articles sont en anglais, signe que les fondateurs voulaient rejoindre toute la population. Les articles sont dépendants de la bonne volonté des collaborateurs, le plus souvent amateurs. Lentement, la qualité des articles s'améliore, tout comme l'organisation du contenu et la présentation graphique. Les articles en anglais s'espacent et le dernier paraît en 1979.

Mais s'assurer de la fidélité des lecteurs n'est pas aisé. Ainsi, la revue cesse sa publication en janvier 1994 pour renaître sous le nom de *Magazine Gaspésie* en décembre 1995 dans le format revue adopté en mars 1993, enrichi par le papier glacé et un peu plus tard par la couleur.

Les dossiers thématiques qui occupent l'essentiel des numéros caractérisent l'orientation de la revue, et ce, depuis les premiers numéros. Ils couvrent tous les aspects de l'histoire de la Gaspésie. Il serait vain de tous les nommer, mais plusieurs ont contribué considérablement à la connaissance que l'on avait de la région. Ainsi en est-il de ceux sur « La présence jersiaise en Gaspésie » (1978), « Les 200 ans du district judiciaire de Gaspé » (1988), « L'industrie éolienne. La bouée de sauvetage de l'économie gaspésienne » (2001), « L'émergence des médias » (2013) et d'autres encore qui traitent aussi bien de l'histoire « ancienne » que des problèmes contemporains.

Aujourd'hui, la revue compte environ 1 500 abonnés et est bien présente dans les kiosques. Comme le soulignait Nathalie Spooner, alors directrice du Musée et éditrice de la revue, à l'occasion du 50^e anniversaire de la revue (n° 177, juillet 2013), « le *Magazine Gaspésie*, c'est l'aventure humaine d'un peuple et d'une région : c'est la mémoire vivante ».

David Lonergan